

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour la  
Déficiência visuelle et le studio  
[typographies.fr](http://typographies.fr)

**LA LIBRAIRIE  
DES LIVRES INTERDITS**

Du même auteur chez À vue d'œil,  
éditions en grands caractères :

*La Dernière des Stanfield*

*Une fille comme elle*

*L'Horizon à l'envers*

*Ghost in Love*

*C'est arrivé la nuit*

*Le Crépuscule des fauves*

*Noa*

*Éteignez tout et la vie s'allume*

*La Symphonie des monstres*

MARC LEVY

# LA LIBRAIRIE DES LIVRES INTERDITS

*Roman*



© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris.

© Versilio, Paris, 2024.

© À vue d'œil, 2025,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0795-4

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

À Sophie.

*Pourvu que je ne parle ni de l'autorité, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, je puis tout imprimer librement, sous la direction, néanmoins, de deux ou trois censeurs.*

**BEAUMARCHAIS,**  
*Le Mariage de Figaro*

# 1

## MITCH

Il se tenait debout, devant la table en bois, le dos un peu voûté pour remplir son verre sans en verser à côté. La radio jouait un air venu de loin, un mariage de rap et de bossa-nova, aussi bâtard que le chat de gouttière qui avait élu domicile dans la courrette derrière la librairie. Mitch l'avait découvert à sa sortie de prison, un mois plus tôt. L'animal avait dû s'y installer pendant qu'il purgeait sa peine. En cinq ans d'absence, une épaisse couche de poussière s'était invitée à l'intérieur, et un matou patibulaire à l'extérieur. Comme on ne lui avait rien volé, Mitch, dont l'esprit rêveur ne manquait pas d'imagination, en avait conclu que le félin avait veillé sur les lieux et dissuadé les rôdeurs. De quoi s'attacher à lui et le nourrir le soir



avant de fermer boutique. Le chat, d'abord méfiant, avait fini par se laisser approcher, mais malgré tous les efforts du libraire il n'avait jamais voulu entrer dans la réserve, même les nuits où la pluie tombait dru.

Le vrai prénom de Mitch, choisi par ses parents bien avant sa naissance, était Michel, mais sa mère, une relieuse éprise de vieux films noirs, l'avait toujours appelé Mitch. Son père, ouvrier, érudit et travailleur, avait commencé à trimer dans une imprimerie dès ses quinze ans, et jusqu'à sa mort accidentelle à cinquante et un ans. Lors d'une opération de graissage, la butée de sécurité d'une rotatrice avait lâché et la machine avait happé le mécanicien, dans un craquement sinistre alors qu'il passait entre deux rouleaux. Une fin cruelle pour un homme qui n'avait eu pour seul luxe que les livres.

Père et fils s'étaient côtoyés, passant de longs moments à bricoler, jouer aux échecs les dimanches pluvieux et taper le ballon quand le temps le permettait, mais

par pudeur ils avaient évité de se connaître. Leurs vies s'étaient cachées derrière des personnages de romans, et la transmission des valeurs puisée dans des conversations qui parlaient de passions, d'errances, d'espoirs, de solitudes et d'ivresses.

Ce ne fut qu'un an après sa mort que Mitch comprit la dimension de l'héritage que son père lui avait laissé, et ce chaque fois qu'il le retrouvait dans les pages d'un livre, le plus souvent dans des rôles secondaires. Mitch découvrait sous la plume d'Hemingway, de Yates, de Bowles et d'autres des phrases ou expressions que son paternel avait faites siennes. Des mots simples, comme il les aimait. Quand Mitch, adolescent, l'avait interrogé sur l'existence de Dieu, son père lui avait répondu : « Le scepticisme commence quand assis dans une église entre un flic et une bonne sœur tu constates que ton portefeuille a disparu » ; un soir où il se rebellait contre ses professeurs, il l'avait consolé en lui disant : « Regarde-moi, je survis, j'endure

– il avait marqué une pause –, je garde le contrôle de la situation » et, tel un remède infaillible aux inquiétudes de sa femme quant aux fins de mois, il répétait : « Ne te fais pas de bile, veux-tu, tout se passera bien. »

À l'imprimerie comme dans leur quartier, les gens considéraient avec amusement, étonnement et parfois suspicion la façon de parler de son père. En fin de compte, Mitch était probablement celui qui le comprenait le mieux, même s'il n'avait jamais réussi à savoir si les humeurs de son vieux – car, le travail l'ayant usé plus vite que nature, il avait fini par le devenir – étaient ou non empruntées à une œuvre de fiction.

Trois semaines après l'accident fatal, sa mère avait revendu le pavillon familial et s'était installée au bord de la mer. Mitch s'était vu remettre par un notaire un tout autre héritage, plus modeste, sous la forme d'économies placées sur un compte d'épargne dont il était le légataire. Pas vraiment un pactole, mais une cagnotte suffisante pour qu'il s'offre un petit studio, et à son père une sépulture plus

belle que le rectangle de pelouse sous lequel il reposait. Mitch avait dépensé jusqu'à son dernier sou pour lui construire un temple qui le rendrait éternel : une jolie librairie, située à deux pas de la gare. Ce n'était pas par hasard qu'il avait choisi ce local, les trains de banlieue ayant consumé une grande partie de l'existence de son père. Deux heures le matin, autant le soir, qu'il consacrait entièrement à la lecture, ratant même parfois son arrêt. Des milliers d'aubes et de crépuscules avalés à travers la vitre, assis sur une banquette, loin du confort d'un fauteuil de salon, mais, comme il se plaisait à le répéter : « Avec moi les livres voyagent. » Une citation dont Mitch n'avait pas encore identifié l'auteur.

\*  
\*\*

En cette soirée de printemps où le ciel bleu avait grignoté les nuages, Mitch avala d'un trait le gin qu'il s'était servi, l'alcool le fit tousser. Il n'avait aucun penchant pour la boisson et ne buvait que pour nettoyer

sa gorge des impuretés ingurgitées au cours d'un grand ménage. Depuis sa sortie de prison, il occupait son temps à récurer les tables, poncer et revernir le comptoir, frotter le parquet, dépoussiérer les bibliothèques, épousseter chaque livre avec un chiffon sec afin d'en raviver les tranches et les couvertures. Demain dimanche, il s'attaquerait à la dernière touche et, lorsque la vitrine aurait retrouvé sa transparence, il s'accorderait une après-midi de repos. Viendrait alors enfin le jour de la réouverture officielle.

Les murs de la librairie et du studio qu'il occupait en banlieue lui appartenant, Mitch avait de quoi maintenir son commerce à flot. À condition de faire attention, à condition aussi que la clientèle revienne. Heureusement, sa condamnation n'avait pas été assortie d'une amende ou d'une saisie de ses biens ; le juge avait dû estimer que lui confisquer cinq ans de vie était suffisant. Les éditeurs, qui pour une fois s'étaient mis d'accord, avaient renoncé à récupérer les livres en dépôt et soldé son compte. Le stock

datait, mais les classiques demeuraient indémodables, le rayon pour enfants conservait sa jeunesse, la papeterie ne vieillissait pas.

Armé de patience et d'optimisme, Mitch était décidé à renouer avec sa vie d'avant.

Il versa une tasse de croquettes dans une assiette creuse qu'il emporta, éteignit la lumière, mit l'alarme et sortit dans la courrette pour donner son repas au fidèle gardien de nuit qui se précipita vers lui en ronronnant. Comme chaque soir depuis qu'il était sorti de prison, il jeta un regard vers la trappe à charbon qui s'ouvrait sur la cave. Il n'avait pas encore eu le courage d'y redescendre. Lorsqu'il s'en était approché, les souvenirs avaient ressurgi. Il y arriverait peut-être un jour, mais pour l'instant c'était trop tôt, trop douloureux.

Il avait dix minutes pour grimper dans son train, le dernier à ne pas rater s'il voulait dormir dans son lit ce soir. La gare n'était pas loin ; même avec sa patte folle, il arriverait à temps.

Il salua le chat et remonta la ruelle.